

1

16 juillet 1925

Quand on est venu lui annoncer la nouvelle, Madeleine a hurlé. Elle a lancé un seul grand cri, si puissant qu'il a rapidement empli tout l'espace. Un rugissement de fauve blessé à la chasse. Madeleine hurle, hurle, hurle, elle ne peut plus s'arrêter. Comme si quelque chose céda brusquement en elle, comme si tout ce qui n'avait jamais été exprimé, toutes les protestations tues, toutes les colères couvées mais jamais écloses, toutes les souffrances étouffées depuis l'enfance, la haine, même, qu'elle pensait n'avoir jamais éprouvée, les moindres larves de violence de ses vingt-deux premières années, et encore toute la tension de la séparation de ces derniers mois avec Henri, n'attendaient que ce hurlement pour exploser et retentir avec cette vigueur, ce jour-là, dans l'entrée de l'appartement de la rue de Courcelles. Un véritable délire de rage contenue dans un seul cri modulé à l'infini, comme une sirène à déchirer les tympanes, qui fait battre l'émissaire militaire en retraite :

– Bon... encore désolé pour votre mari, madame Guy... toutes mes condoléances... je dois vous laisser maintenant... au revoir madame.

« *Dieu merci, le petit est en promenade* », pense madame Cabanel aussitôt accourue depuis la cuisine. Comment réagirait-il en voyant sa mère se rouler par terre comme une de ces folles hystériques du professeur Charcot ? Madame Cabanel est seule en cette fin de matinée. Elle a tout de suite compris de quoi il retournait, le désespoir de sa fille l'accable, mais que faire pour la calmer ? Monsieur Cabanel saurait, lui, mais il est parti donner son cours de malais à l'Ecole des langues orientales. Et voilà sa Madeleine qui continue à hurler et à la tenir à distance avec son cri d'orfraie. Sa petite fille, qui a toujours été si calme, si raisonnable, si résignée. C'est pourtant bien elle qui produit à présent ce son inhumain à faire froid dans le dos, elle qui hurle toujours à la mort.

Les voisins allongent le cou dans la cage d'escalier, aperçoivent la cuisinière qui roule des yeux de poisson bouilli en direction de sa patronne, madame Cabanel, qui tend une main hésitante pour caresser la chevelure agitée de soubresauts de sa fille. Sous le casque de sa coiffure défaits, ils voient Madeleine qui gît sur le tapis de l'entrée, enroulée sur elle-même, crispée sur le cri qui jaillit sans fin de sa gorge en feu. Le grand hurlement aigu et lugubre dure une éternité. Puis les salves s'apaisent peu à peu et les sanglots, de syncopés, deviennent continus, de plus en plus fluides et de plus en plus faibles, comme une cascade qui s'assourdit en

s'engouffrant sous terre. Alors, on referme la porte sur l'homme en uniforme et les voisins curieux.

Madame Cabanel reste impuissante, Madeleine se calme, mais ne se console pas. Le retour du petit avec la nourrice ne change rien. Le retour de monsieur Cabanel pour le déjeuner non plus. La cuisinière sert les rognons de veau en matelote. Les heures passent. Secouée de spasmes, tremblante et gelée malgré l'été, Madeleine finit par s'endormir d'un sommeil peuplé de gémissements. Elle glisse ainsi vers une vie hébétée, des jours à pleurer de tous ses yeux, un flot de larmes entrecoupé par des hoquets de colère. Une main invisible n'en finit pas de l'étrangler. Pendant des semaines, ses cordes vocales restent meurtries, de la même manière que ses muscles et ses nerfs demeurent douloureux et raidis. Le silence continue à résonner de son cri. Voilà sa vie changée à jamais. Sans plus aucun intérêt pour rien ni personne, pas même pour l'enfant, heureusement trop petit encore pour parler, mais au babil exaspérant, qui continue de vivre, lui. Inconsolable. Mois après mois. Un deuil interminable, « pathologique » au dire de certains. Les amis sont consternés, tristes de leur tristesse à eux qui ont aussi perdu Henri après tout, et tristes de ne pouvoir atteindre Madeleine dans le territoire où elle s'est retranchée. Il y a sans cesse ces larmes qui fusent sans sommation de ses yeux gonflés et qui suscitent la gêne des uns, l'agacement de certains, la pitié des autres : « *Pauvre Henri !* », « *Pauvre Madeleine !* »,

« *Pauvre petit !* », « *Pauvres monsieur et madame Cabanel dont l'unique fille s'étirole sans fin !* »

Nombreux encore les jours où Madeleine ne veut ni quitter son lit d'enfant en fer forgé ni même ouvrir les rideaux rouges de sa chambre. On renonce à lui envoyer le petit qu'on ne veut plus effrayer. On la laisse tranquille. On se dit que ça lui passera. Que ce grand chagrin rend hommage à un grand amour.

Et on a raison : oui, petit à petit, ça passe. On dirait que la douleur se dilue d'elle-même. « *La preuve qu'on peut s'habituer à tout dans la vie, disent les uns, elle n'est pas la première veuve de guerre et ne sera sûrement pas la dernière !* », « *La marche du deuil* » préfèrent nuancer les autres. Et Madeleine reprend ses études d'histoire, traçant son chemin sur les pas de son père dans les langues orientales et la recherche. La seule chose pour laquelle son indifférence persiste complètement, c'est son enfant, ce petit Jean qui semble avoir perdu ses deux parents le jour où sa mère a appris la mort de son père quelque part au-dessus des montagnes du Rif, au Maroc.

Trois années tristes et studieuses s'étant écoulées, on propose un jour à Madeleine de travailler sur la biographie d'un explorateur en Asie, devenu le fondateur puis le conservateur du musée Indochinois. C'est certainement monsieur Cabanel, qui a bien connu l'homme en question et admire son passé d'aventurier, qui a tout orchestré dans le dos de sa fille. Sa femme et lui se sont sans doute persuadés que ce projet ne pourrait faire

que du bien à Madeleine, qu'il la remettrait en selle pour de bon. C'est ainsi qu'à l'été 1928, la veuve de l'Explorateur invite Madeleine à la rejoindre dans sa propriété de Touraine pour lui raconter la vie de son mari. Madeleine sera chargée d'en organiser l'écriture. Elle accepte. Les beaux jours sont de retour. Elle quitte Paris pour la première fois depuis la mort d'Henri.